

Évangile de Jésus Christ selon saint Jean

En ce temps-là,
les yeux levés au ciel, Jésus priait ainsi :
« Père saint,
garde mes disciples unis dans ton nom,
le nom que tu m'as donné,
pour qu'ils soient un, comme nous-mêmes.
Quand j'étais avec eux,
je les gardais unis dans ton nom, le nom que tu m'as
donné.
J'ai veillé sur eux, et aucun ne s'est perdu,
sauf celui qui s'en va à sa perte
de sorte que l'Écriture soit accomplie.
Et maintenant que je viens à toi,
je parle ainsi, dans le monde,
pour qu'ils aient en eux ma joie,
et qu'ils en soient comblés.

Moi, je leur ai donné ta parole,
et le monde les a pris en haine
parce qu'ils n'appartiennent pas au monde,
de même que moi je n'appartiens pas au monde.
Je ne prie pas pour que tu les retires du monde,
mais pour que tu les gardes du Mauvais.
Ils n'appartiennent pas au monde,
de même que moi, je n'appartiens pas au monde.

Sanctifie-les dans la vérité :
ta parole est vérité.
De même que tu m'as envoyé dans le monde,
moi aussi, je les ai envoyés dans le monde.
Et pour eux je me sanctifie moi-même,
afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité. »

« *Garde mes disciples unis en ton nom* ».

Jésus savait que ce serait toujours un défi, ce désir qu'il exprime de rester unis dans son nom, dans son esprit, dans l'application vivante de sa parole. C'était déjà vrai de son vivant parmi les humains, pendant les trois années d'itinérance avec les douze sur les chemins de Judée, de Galilée, de Samarie, avec parfois des petites incursions en territoire païen.

C'était un défi, cette unité « pour qu'aucun ne se perde », et encore il y a eu cet épisode malheureux au cours duquel Judas a exercé sa pleine liberté de s'écarter et de choisir un chemin de désespérance.

Un défi, déjà, de par l'origine des douze choisis. Mettre dans une équipe aussi restreinte des caractères aux options aussi opposées que Matthieu, un collaborateur des romains chargé de prélever l'impôt pour l'armée d'occupation et un zélateur, Simon, affilié à un parti évolutionnaire violent qui préconisait justement de manier le poignard contre l'occupant et ses collaborateurs. Mettre ensemble des patronymes typiquement juifs avec un dénommé Philippe dont le nom d'origine grecque n'est absolument pas religieux (« *celui qui aime les chevaux* ») et pouvait constituer un sinistre rappel de l'oppression des successeurs d'Alexandre le Grand sur la malheureuse nation d'Israël. Et même entre bons fils d'Abraham, que de tensions ! Juste un petit exemple quand la mère de deux d'entre eux viendra demander à Jésus des places de faveur pour ses deux fils « *que mes deux fils s'assoient l'un à ta droite et l'autre à ta gauche dans ton royaume* ».

Tout au long du récit évangélique, querelles et rivalités sont sous-jacentes, énervement aussi quand, par exemple, ceux qui étaient chargés de l'intendance avaient oublié d'acheter des pains et qu'ils n'avaient qu'un seul pain dans la barque pour eux tous... Des détails, c'est vrai, parmi bien d'autres, mais qui montrent que même quand Dieu lui-même vient partager nos chemins d'humanité, l'idée de demeurer unis est un combat de tous les jours.

N'est-ce pas vrai dans chacune de nos familles ? Un brave prêtre expliquait aux enfants du catéchisme que lorsqu'ils seraient mariés, s'ils choisissaient cette belle vocation, il leur faudrait forcément demander pardon ou pardonner soi-même au moins une fois par semaine à son conjoint pour les petites blessures inévitables de la vie quotidienne. Un enfant avait rapporté ces propos à sa maman qui, en croisant un peu plus tard le prêtre, lui avait gentiment fait remarquer :

- « *On voit bien que vous n'êtes pas marié, quand je vois ce que vous avez expliqué aux enfants* ».
- « *Pourquoi, chère madame ?* »
- « *Parce que ce n'est pas une fois par semaine qu'il faut se pardonner mais au moins trois fois par jour...* »

N'étant pas moi-même marié, je vous laisse évaluer la pertinence de cette remarque.

Donc Jésus dans le passage que nous venons de lire – et il est situé dans les dernières heures que le Christ passe avec ses disciples avant de marcher vers sa passion – a bien souligné que cette unité serait un projet difficile et ambitieux. Et il a instamment prié pour toutes celles et ceux qui le suivraient.

« *Tous unis avec nos différences, mais unis toujours* » : voilà le chemin proposé par Jésus le Christ « *que l'unité soit supérieure aux conflits* » a résumé le pape François il y a quelques jours lors de son enseignement.

Mais comment réaliser cela ?

Peut-être une toute première chose est de ne pas hésiter à recourir à un peu d'humour. Après tout, Dieu est humour... L'humour évite d'abord de confondre les montagnes et les taupinières... Et puis l'acceptation d'une fraternelle dérision est parfois utile. Comme le disait l'un de mes élèves, « *la mise en boîte cela conserve* ».

En fait, contrairement à l'ironie, l'humour n'est pas une arme. Il est comparable à une petite aiguille, il dégonfle les gros ballons d'orgueil qui nous empêchent de bien communiquer. Du reste, le mot humour contient en lui-même deux mots qui le forment. Le premier c'est l'humilité, le second c'est l'amour. Quand vous réunissez ces deux mots, humilité et amour, vous obtenez de l'humour. L'humour ouvre toujours un chemin dans les situations difficiles. On l'a tous constaté lorsque l'on va au cirque, le clown Auguste porte sur lui le poids de la misère du monde et il fait rire parce qu'il tire son épingle du jeu avec humour.

Cet humour permet de prendre un peu de recul par rapport à cette capacité que nous avons de nous lancer dans un long développement passionné sur des sujets qui ne sont peut-être pas si importants. Un homme politique confiait :

« *C'est curieux, voyez-vous, les dix commandements de Dieu dans la Bible tiennent en 300 mots et ils sont une grammaire essentielle de notre comportement humain. Un grand texte sur la liberté comme la déclaration d'indépendance des Etats Unis, un*

texte fondateur, c'est environ 1300 mots. Eh bien dans notre monde contemporain, l'ordonnance de la Communauté Européenne relative à l'importation des caramels mous comporte près de 8500 mots ! »

De plus, le pape aime à attirer l'attention des chrétiens sur quelque chose qui fait très mal à l'unité : le commérage. C'est vrai que comme le dit le proverbe : *"Un mensonge peut faire le tour du monde avant que la vérité n'ait mis ses bottes."*

Mais le commérage n'est pas une fatalité, c'est bien la conviction de saint François de Sales. Mais il faut par contre, nous dit-il, savoir user de notre parole de manière responsable. De son temps, les barbiers, c'est-à-dire les coiffeurs qui maniaient le rasoir, étaient aussi souvent des chirurgiens. On leur demandait par exemple d'inciser habilement les abcès que l'on ne savait évidemment pas traiter avec des antibiotiques. Saint François de Sales nous dit ainsi : *« Ma langue, tandis que je parle du prochain, est en ma bouche comme un rasoir en la main du chirurgien qui veut trancher entre les nerfs et les tendons. Il faut que le coup que je donnerai soit si juste, que je ne dise ni plus ni moins que ce qui est. Il faut surtout, en blâmant le vice, à épargner le plus possible la personne ».*

Nos modernes chirurgiens ont certes bien d'autres techniques mais le rasoir reste coupant et pour les messieurs une grande maladresse dans un petit matin peu réveillé peut laisser bien des traces au menton et faire dire à certains qu'ils se sont déjà *« payés en petits coupures »...*

Et puis le recours à l'Écriture inspirée est toujours une belle référence. L'image du corps que nous propose saint Paul dans sa lettre aux Corinthiens :

Le corps humain se compose non pas d'un seul, mais de plusieurs membres. Le pied aurait beau dire : « Je ne suis pas la main, donc je ne fais pas partie du corps », il fait cependant partie du corps. L'oreille aurait beau dire : « Je ne suis pas l'œil, donc je ne fais pas partie du corps », elle fait cependant partie du corps. Si, dans le corps, il n'y avait que les yeux, comment pourrait-on entendre ? S'il n'y avait que les oreilles, comment pourrait-on sentir les odeurs ? »

Lorsqu'un jeune enfant hurle sur le parking parce que son doigt est resté coincé dans la portière de la voiture il ne serait pas très opportun de lui dire *« ce n'est rien, c'est juste ton petit doigt qui a mal, il t'en reste encore neuf qui n'ont pas mal. »*

Il hurle *« j'ai mal »* et c'est tout son être qui ressent la douleur.

Le corps et les membres sont définitivement solidaires à tel point que l'on dit que les personnes qui ont été amputées d'un membre continuent à avoir mal à ce membre même en son absence. Unis avec leurs différences dans une complémentarité incontournable.

Mais cette unité dans nos familles, dans notre Église, dans notre monde n'est manifestement pas aussi naturelle que ce que nous offre la nature pour constituer notre organisme. L'unité est une grâce, il nous faut l'aide du Seigneur pour qu'il nous

libère des tentations de division, des jalousies et rivalités entre nous, de nos égoïsmes et aussi de notre certitude absolue d'être dans la vérité et que donc les autres sont dans l'erreur.

On apprend cela aux enfants qui désignent l'un de leurs camarades du doigt pour le dénoncer. *« Tu pointes ton index vers ton petit camarade pour l'accuser et tu lui vois tous les torts mais en faisant ce geste tu replies trois de tes doigts qui sont tournés vers toi. Il te faut donc regarder trois fois plus ce que tu es que ce qu'est ton camarade »*. Simple pour les enfants mais pas tant pour les adultes, n'est-ce pas ?

Et puis, dernière chose, peut-être prendre l'initiative de cette gentillesse que l'on apprécie lorsqu'elle nous est adressée. Il y a à ce propos un petit texte que vous avez certainement déjà entendu...

*Un sourire ne coûte rien et produit beaucoup,
Il enrichit celui qui le reçoit sans appauvrir celui qui le donne,
Il ne dure qu'un instant, mais son souvenir est parfois éternel,
Personne n'est assez riche pour s'en passer,
Personne n'est assez pauvre pour ne pas le mériter.
Il crée le bonheur au foyer, soutient les affaires,
Il est le signe sensible de l'amitié,
Un sourire donne du repos à l'être fatigué,
Donne du courage au plus découragé.
Il ne peut ni s'acheter, ni se prêter, ni se voler,
Car c'est une chose qui n'a de valeur qu'à partir du moment où il se donne.
Et si toutefois, vous rencontrez quelqu'un qui ne sait plus sourire,
Soyez généreux donnez-lui le vôtre,
Car nul n'a autant besoin d'un sourire
Que celui qui ne peut en donner aux autres.*

Et enfin imitons parfois la générosité précoce de certains enfants.

Une petite fille hospitalisée s'appelait Lize. Elle souffrait d'une maladie rare. Le seul espoir de traiter son cas semblait être qu'elle reçoive une transfusion sanguine de son jeune frère qui avait miraculeusement survécu à la même maladie en développant les anticorps requis pour la combattre.

Le médecin expliqua la situation et demanda au garçon s'il serait prêt « à donner son sang à sa sœur ». Il hésita un instant avant de prendre une grande respiration et répondre : - *« Oui je vais le faire si c'est pour la sauver »*.

Au cours de la transfusion, il était étendu dans un lit au côté de sa sœur et il souriait. Puis il a pâli et a levé les yeux vers le médecin et lui a demandé d'une voix tremblante : - *« Est-ce que je vais commencer à mourir tout de suite ? »*

Étant jeune, le jeune garçon avait mal compris le médecin ; il croyait qu'il devait donner à sa sœur tout son sang pour la sauver !